

LE POPULISME DE BERLUSCONI OU LES RECETTES DE LA POPULARITÉ DURABLE

151

Silvio Berlusconi entame sa huitième année au pouvoir. Considéré jadis comme un homme d'affaires ayant su saisir une incroyable opportunité politique, promis à un pouvoir éphémère et sans lendemain, le toujours jeune président du Conseil est un phénix. Né sur les cendres de la Démocratie chrétienne et du système politique italien traditionnel en 1994, incendié après une brève expérience du pouvoir, le *Cavaliere* est ressuscité en mai 2001, puis en avril 2008, deux ans après une défaite aux élections législatives qui ne lui a pas brûlé les ailes. Il est le plus vivace des hommes politiques parmi ceux que plusieurs fois l'histoire a tués. En 1994, les avis étaient unanimes pour dénoncer le populisme de Berlusconi, substantif qui paraissait tellement être incarné par lui que l'on recourait à des néologismes vengeurs pour caractériser davantage

l'incongruité vulgaire de la popularité du personnage. Ainsi, Berlusconi le *Cavaliere* devenu Premier ministre était un « télépopuliste », un « télécrate », un « vidéocrate », un « téléfasciste » ou un « tycooncracist » ou plus classiquement un « césariste » ou un « fasciste »¹. Mais si l'expérience de Berlusconi au gouvernement en 1994 n'a pas calmé la vigueur des critiques, celle de 2001 à 2006 (soit la durée d'une législature pleine et entière, ce qui n'était pas arrivé depuis le gouvernement démocrate-chrétien d'Alcide de Gasperi de 1948 à 1953), a édulcoré nombre d'appréciations et de commentaires qui au fil du temps sont devenus plus nuancés, voire élogieux. Ainsi, *Sua Emittenza* est devenu un « médiateur avisé », un « manager efficace », un « néopopuliste », voire un « nouveau Prince » loué pour son machiavélisme².

Si, pour beaucoup d'auteurs, Silvio

* Maître de conférences et président honoraire de l'université du Sud Toulon-Var, membre du Centre de droit et de politique comparés Jean-Claude Escarras (CNRS-UMR 6201).

1. Adrien Candiard, *L'Anomalie Berlusconi*, Flammarion, 2003 ; Giorgio Bocca, *Piccolo Cesare*, Milan, Feltrinelli, 2002.

2. Pierre Musso, *Berlusconi. Le nouveau prince*, Éditions de l'Aube, 2003.

Berlusconi reste encore une figure populiste, pour plusieurs – et non des moindres –, son évolution politique l'aurait désormais éloigné du modèle vilipendé et raillé : ainsi, Ernesto Laclau lui-même, pionnier des études sur le populisme, considère que l'électeur italien est désormais adulte lorsqu'il vote pour Berlusconi. S'il n'avait guère le choix en 1994, suite aux ravages de l'opération *Mani pulite* (« Mains propres », opération judiciaire lancée en 1992 pour lutter contre la corruption du monde politique italien), il a délibérément choisi en 2001 et en 2008 un chef de gouvernement au discours affirmé et accessible, normalisé dans sa forme et dans son contenu³. Pour Pierre Musso, le cas Berlusconi est devenu un « phénomène politique durable » qui n'est pas populiste ni vidéocratique mais simplement « néo-politique »⁴.

Ces divergences d'appréciation imposent dans un premier temps de préciser la notion de populisme. Là encore, les définitions varient selon les auteurs. Le seul point sur lequel les avis s'accordent est l'évidence selon laquelle le populisme est un phénomène qui concerne les masses populaires, la foule, par opposition aux élites politiques, économiques ou culturelles. Cette distinction est antagonique et fonde une opposition d'intérêts où le peuple met en accusation des élites jugées responsables de sa situation et de ses problèmes. Le populisme s'oppose à la République des clercs, à l'« énarchie », à tous ceux qui détiennent un pouvoir dont ils sont accusés de jouir de manière égoïste et personnelle au détriment de tous et de l'intérêt général. Le populisme se fonde sur le bon sens

populaire, le pragmatisme, par opposition aux bureaucrates et aux technocrates. Le populisme s'exerce par un lien personnel direct entre le peuple et celui ou ceux qu'il choisit pour le diriger. Or, les élites ont utilisé le mot de manière péjorative pour en stigmatiser le caractère démagogique. Dans la dénonciation des élites, le populiste est un manipulateur qui joue sur l'émotion de la foule, sa crédibilité, son besoin d'explications simples dans un monde de plus en plus complexe et sophistiqué. Le phénomène populiste est dès lors décrit comme celui de la mobilisation politique des masses en faveur d'une idéologie et d'un messianisme et grâce aux moyens de communication de masse. Ainsi, le populiste mobilise le peuple grâce aux médias auxquels il a accès. Dans ces conditions, la ressemblance avec le développement du fascisme en Italie, du nazisme en Allemagne, du péronisme en Argentine est assez nette en apparence. Grâce aux médias de masse, le populisme crée une dynamique politique, un mouvement vers une destination idéalisée.

Pour Pierre-André Taguieff, l'appel au peuple caractérise le populisme qui dès lors peut prendre deux directions distinctes. L'une, dans sa connotation péjorative, relève d'une corruption de la démocratie. Elle est démagogique lorsque celui qui fait appel au peuple flatte ses instincts, son émotion pour susciter l'adhésion irrationnelle et sans réserve. Elle est favorisée par la signification réductrice des médias, par l'effet de sondages d'opinion, par la personnalisation du pouvoir et l'élargissement de la sphère publique que représente

3. Yves Surel, « Berlusconi : leader populiste ? », in Janine Chêne, Olivier Ihl, Éric Vial, Ghislain Waterlot, *La Tentation populiste au cœur de l'Europe*, La Découverte, 2007.

4. Pierre Musso, « Le phénomène Berlusconi : ni populisme ni vidéocratie mais néo-politique », *Hermès*, n° 42, 2005, p. 172-180.

la peopolisation de la politique. L'autre conception du populisme est plus positive qui considère que les moyens modernes de mobilisation politique des foules et de l'opinion permettent d'entretenir la démocratie et d'inventer de nouvelles formes de participation citoyenne sans égard pour les structures classiques de médiation institutionnelle⁵. Pierre-André Taguieff distingue six aspects fondamentaux du populisme moderne :

1. une mobilisation des masses populaires pour des motifs notamment protestataires;

2. un chef charismatique plébiscité, personnalisant le pouvoir et s'adressant au peuple sans médiation institutionnelle interposée;

3. une idéologie idéalisant le peuple chargé de toutes les vertus et l'opposant à des ennemis dénoncés à la vindicte populaire, reprenant la tradition du bouc émissaire;

4. le rejet de l'expertise et de l'élitisme au profit du bon sens populaire;

5. un discours adapté à la communication de masse et fondé sur une argumentation simplifiée et accessible au peuple;

6. une légitimation du pouvoir capable d'unifier la nation en dépit de la faillite des institutions traditionnelles.

Pour Ernesto Laclau, le populisme est un mode moderne d'émancipation politique du peuple qui participe d'une logique de recomposition du lien social⁶.

Pour Harry Boyte, le populisme permet de reconstituer la participation du peuple au gouvernement et à l'État à travers une vie civique retrouvée qui se

manifeste sous de nouvelles formes et qui révèle de nouveaux talents, de nouveaux potentiels, notamment sur Internet à travers les forums de discussion, les blogs ou encore les œuvres communes, nouveaux liens publics, tels Wikipedia ou YouTube. Le nouveau populisme favorise enfin la diversité culturelle et par conséquent le pluralisme. Il se fonde, tout comme la démocratie libérale, sur la liberté d'expression et semble dès lors compatible avec elle⁷.

Selon quel type de populisme faut-il considérer Silvio Berlusconi ? Il faut distinguer sans aucun doute entre, d'une part, le président du Conseil accédant au pouvoir en 1994 à la suite de l'effondrement des partis politiques traditionnels et grâce à l'utilisation abusive de ses médias et sa propension à promettre, et, d'autre part, le nouveau président du Conseil depuis avril 2008, fort d'une expérience au pouvoir de plus de six ans.

Si les méthodes et le discours berlusconiens n'ont guère changé, en revanche les conditions politiques ont considérablement évolué. D'une part, le peuple italien connaît bien Silvio Berlusconi. La fascination qu'il éprouve pour lui est relative puisque le peuple l'a renvoyé à plusieurs reprises, par voie de manifestations protestataires ou d'élections. D'autre part, les partis politiques, en premier lieu Forza Italia, le parti de Silvio Berlusconi, ont reconstruit leur organisation et instauré une bipolarisation de la vie politique permettant une alternance véritable.

Si la personnalisation persistante du pouvoir de Silvio Berlusconi et son

5. Pierre-André Taguieff, *L'Illusion populiste*, Berg International, 2002.

6. Ernesto Laclau, *La Raison populiste*, Seuil, 2008.

7. Harry C. Boyte, Franck Riessman, *The New Populism: The Politics of Empowerment*, Temple University Press, 1986.

discours à travers les médias de masse font du leader de Forza Italia une figure pérenne du populisme, en revanche l'exercice du pouvoir par Silvio Berlusconi s'inscrit dans un cadre politique qui se normalise, se réinstitutionnalise et refonde sa légitimité selon des processus modernisés. Selon la distinction machiavélienne classique le populisme du prince et les recettes de popularité sont différents selon qu'il est en période de conquête du pouvoir ou qu'il tente de le conserver.

SILVIO BERLUSCONI
154 ET LE POPULISME
DE CONQUÊTE DU POUVOIR

Silvio Berlusconi est sans nul doute une figure du populisme, au sens que lui donne Pierre-André Taguieff. Grâce à sa mainmise sur les médias, le *Cavaliere* est devenu un leader charismatique qui s'adresse directement au peuple et se revendique de lui, sans égard pour les médiations institutionnelles et pour les élites dénoncées. En période de conquête du pouvoir le populiste crée le mouvement permanent et représente l'homme providentiel attendu et espéré par le peuple, celui dont l'attitude et le discours sont destinés à séduire davantage qu'à convaincre et qui parvient à ses fins grâce à son emprise sur les médias.

*La popularisation
de l'homme providentiel*

La réussite de Silvio Berlusconi en Italie est la conséquence d'une croyance persistante dans l'opinion au mythe de l'homme providentiel au discours populaire.

Le mythe de l'homme providentiel

La Première République italienne, résolument démocratique, entendait mettre

un terme définitif à toute possibilité de régime politique fondé sur l'omnipotence de l'exécutif.

La fin de la monarchie, comme la fin du fascisme de Mussolini, signifiait également la fin du césarisme et du modèle de la droite autoritaire fondée sur un pouvoir exécutif renforcé. Au contraire, la Première République a fait le choix d'une démocratie établie sur la participation électorale et la diversité des partis politiques dans un contexte parlementaire soumettant le gouvernement au pouvoir législatif. Autrement dit, le choix du modèle britannique sans la tradition pragmatique et de celui de la IV^e République française, éphémère en France mais finalement durable en Italie. Mais lorsque le régime politique italien s'effondre à partir des années 1992 et 1993, et que la faillite des partis traditionnels, Démocratie chrétienne mais aussi PSI et PCI, est consommée, l'Italie semble être retombée au degré zéro de la politique. Les élections législatives d'avril 1992 ont manifesté un net désaveu de la classe politique traditionnelle. La Démocratie chrétienne, pour la première fois de son histoire, s'est retrouvée à moins de 30 % des suffrages (29,7 %), le PSI est tombé à 13,6 %, alors que la Ligue du Nord percevait nationalement et recueillait 8,6 % des suffrages (55 sièges). Lorsque le président de la République Francesco Cossiga a démissionné, il a fallu seize tours de scrutin pour élire son successeur, le démocrate-chrétien Oscar Luigi Scalfaro. Mais c'est l'opération judiciaire *Mani pulite* qui a précipité la fin de la partitocratie italienne. En quelques mois, des mises en examen spectaculaires ont décapité la classe dirigeante économique et politique aux motifs d'abus de biens sociaux, de fraudes à la loi sur le financement des partis politiques, voire de collusion avec

la Mafia⁸. Ces événements ont entraîné la dissolution de la Démocratie chrétienne et des millions d'électeurs se sont retrouvés en déshérence, peu convaincus par les créations du Parti populaire et du CDU, Chrétiens-démocrates unis⁹.

Face à une telle crise, le mythe de l'homme providentiel ressurgit. Gianfranco Fini pour la Ligue du Nord et Alessandra Mussolini, petite-fille du Duce, manquent de peu de remporter les élections municipales de Rome et de Naples. Le MSI, Mouvement social italien, néo-fasciste, gagne des chefs-lieux de province, et se transforme en parti d'Alliance nationale. Dans ces conditions, l'entrée en politique de Silvio Berlusconi en janvier 1994 comble une attente, un vide. La création rapide de Forza Italia en février 1994 lui permet de s'engager dans les élections législatives provoquées par la dissolution prononcée par le président Scalfaro. Au prix d'alliances avec la Ligue du Nord et le CDU, Silvio Berlusconi, considéré par l'opinion comme un entrepreneur incarnant la réussite, laissé indemne par l'opération *Mani pulite*, remporte les élections sans toutefois obtenir la majorité absolue.

Le nouveau président du Conseil apparaît néanmoins comme le triomphateur, l'homme providentiel capable de remettre l'Italie sur les rails comme il l'a promis dans une campagne éclair et une propagande mégalomane aux effets hypnotiques.

Le populisme messianique du discours berlusconien

Nouveau héros de la vie politique italienne, Silvio Berlusconi s'est cru tout permis. Ses promesses électorales sont fondées sur des enquêtes d'opinion, des sondages, opérés comme une mission marketing pour lancer un nouveau produit. Silvio Berlusconi colle à l'opinion publique parce qu'il en est le porte-voix. Les messages sont simples et clairs, compris de tous. Ils exaltent le bon sens populaire, le rationalisme de l'entrepreneur, la voie de la réussite, mais aussi la dénonciation des élites déliquescences de l'économie et de la politique. Après sa démission, en décembre 1994, Silvio Berlusconi renaît de ses cendres en 2001 et gagne les élections législatives le 13 mai 2001. Le discours de Berlusconi est pourtant resté le même, aux accents populistes avec les promesses que voulaient entendre les Italiens avec lesquels, devant les caméras de télévision, le 8 mai 2001¹⁰, il signe un contrat en cinq points promettant la baisse des impôts, la baisse de l'insécurité, la hausse des retraites, la baisse du chômage et la création de 1,5 million d'emplois, l'ouverture de grands travaux. Un ouvrage conçu à sa gloire et publié par ses soins, intitulé *Una storia italiana*, vante ses qualités personnelles d'homme d'affaires, entrepreneur intègre et avisé, à l'écoute des autres et soucieux de défendre les Italiens. Une nouvelle fois, ceux-ci sont séduits par ces promesses et par la personnalité de Silvio Berlusconi. Ils lui redonnent une nouvelle chance en votant pour son

155

8. Voir les accusations portées contre Giulio Andreotti dans le film *Il Divo*, réalisé par Paolo Sorrentino en 2008.

9. Hervé Rayner, *Les Scandales politiques. L'opération « Mains propres » en Italie*, Michel Houdiard, 2005.

10. Émission *Porta a porta* sur Rai Uno.

alliance la Maison des libertés, préférée à la coalition de centre gauche, l'Olivier. Le discours berlusconien est populiste mais aussi messianique dans sa promesse d'une prospérité retrouvée, d'une réussite économique dont il est lui-même le symbole vivant, l'archétype, la première fortune d'Italie, parmi les plus riches du monde. Ayant tout construit par lui-même, il promet à chaque Italien que son équation personnelle est assimilable à la sienne, que sa réussite sera celle de chacun et de tous¹¹.

L'utilisation populiste des médias

156 Le néo-populisme de Silvio Berlusconi s'est affirmé et a prospéré dans une spectacularisation de la politique en raison de l'effet des médias contrôlés par son propriétaire et utilisés comme un service privatif.

Le contrôle des médias par Silvio Berlusconi

Cette mainmise est totale. D'abord, Silvio Berlusconi, fondateur de la Fininvest et de Mediaset, sa filiale, détient un quasi-monopole sur la télévision commerciale italienne, après avoir créé les premières chaînes de télévision privée à audience nationale malgré le monopole de la RAI et avant leur légalisation par la loi Mammi du 6 août 1990. Les chaînes de télévision privée, à péage ou non, sont quasiment toutes la propriété de Silvio Berlusconi ou de ses hommes de paille (sa famille) en raison de la loi Maccanico de 1997 qui interdit au même

opérateur de détenir plus de 20 % de la diffusion de télévision analogique et plus de 30 % des recettes issues de la publicité télévisée et de la redevance¹².

Mais Silvio Berlusconi n'est pas seulement propriétaire des chaînes de télévision privée. Son empire s'étend aussi à la presse écrite avec notamment le rachat du quotidien *Il Giornale* cédé ensuite à son frère Paolo pour se mettre en conformité avec la loi anticoncentration. Son épouse contrôle *Il Foglio*. Berlusconi est le propriétaire de la plus grande entreprise italienne d'édition et de magasins, la société Mondadori¹³.

Par ailleurs, lorsqu'il est président du Conseil, Silvio Berlusconi affirme aussi par voie de conséquence sa mainmise sur l'audiovisuel public. Si des journalistes des chaînes publiques ne lui conviennent pas, il les fait licencier ou fait supprimer leur émission¹⁴. Enfin, Silvio Berlusconi a prorogé le système partitocratique de la *lottizzazione* répartissant les chaînes publiques italiennes entre les partis politiques. Ainsi, désormais, sur trois chaînes publiques, la droite contrôle la RAI I (Forza Italia) et la RAI II (Ligue du Nord), alors que la gauche ne contrôle plus que la RAI III. La question du conflit d'intérêts entre pouvoir politique et pouvoir médiatique, récurrente depuis 1994, n'est toujours pas résolue malgré les tentatives du législateur¹⁵.

Le populisme de séduction médiatique

Silvio Berlusconi est un séducteur. Toutes ses campagnes politiques pour

11. Gianni Baget Bozzo, *Come sono arrivato a Berlusconi?*, Marco Editore, 2001 ; Jean-Pierre Le Goff, *Le Mythe de l'entreprise*, La Découverte, 1992.

12. Éric Jozsef, *Main basse sur l'Italie*, Grasset, 2001.

13. Francis Balle, *Médias et Sociétés*, Montchrestien, 2001, 10^e éd.

14. Bruno Ravaz, « Berlusconi ou la dérive présidentielle d'un empereur des médias », in *Liber Amicorum Jean-Claude Escarras*, Bruylant, 2005, p. 641-655.

15. *Ibid.* p. 647.

conquérir le pouvoir ont été construites sur sa capacité personnelle à manipuler l'opinion, d'abord en jouant sur ses qualités intrinsèques d'homme d'affaires triomphant, incarnant la réussite financière, le succès, mais en même temps toujours souriant, ayant le goût des plaisanteries faciles, capable de pousser la chansonnette, de rire aux éclats ou de verser une larme de compassion, un homme toujours à l'aise à la radio ou à la télévision, jamais en difficulté, très prompt à répondre sur tous les sujets, à toutes les questions. Ensuite Silvio Berlusconi est séduisant par son discours de gestionnaire réduisant l'Italie à une entreprise, où sa compétence managériale peut résoudre tous les problèmes, vaincre tous les périls. Enfin Silvio Berlusconi est un homme qui ne renonce pas. Il peut subir des revers, des infortunes, des échecs, mais il est toujours combatif, prêt à en découdre, il refuse la défaite. Comme en 2006 où il a contesté les résultats, au demeurant très serrés, des élections législatives, et ce jusqu'à l'ultime minute possible. Il incarne ainsi l'homme du peuple qui doit toujours faire face aux pires difficultés et qui les surmonte en insistant, en travaillant sans relâche, en luttant avec toute son énergie, de toutes ses forces. Silvio Berlusconi ne donne jamais à l'électeur l'impression qu'il va faire les choses à moitié. Il s'engage à fond dans tout ce qu'il entreprend montrant ainsi combien il est prêt à faire don de sa personne, à mobiliser l'intégralité de son énergie pour affronter et résoudre les problèmes nombreux qui se posent au peuple.

L'expérience de la conquête du pouvoir par Silvio Berlusconi met en évidence les qualités nécessaires au leader populiste pour gagner la confiance de l'opinion. En fait c'est parce que le leader de Forza Italia détient ces qua-

lités et qu'il les met en œuvre que l'on peut le qualifier de populiste :

- il affiche le sourire permanent de la victoire annoncée et montre sa joie d'être en campagne électorale, au contact du peuple ;

- il « colle » aux préoccupations immédiates du peuple qu'il connaît grâce aux sondages ;

- son discours simplifié est compréhensible par tous, susceptible d'être aisément relayé. Il propose des recettes simples qui confinent à la démagogie ;

- il promet un destin aux Italiens, celui de la réussite de l'équipe Italie (Forza Italia) ou de l'entreprise Italie ;

- il dénonce des boucs émissaires qui ont peu de possibilité de se défendre, n'ayant pas accès aux médias : les juges dont il n'hésite pas à stigmatiser le « profil psychologique particulier », les hauts fonctionnaires, ceux de Bruxelles, élites lointaines, inaccessibles, accusées de tous les maux.

Ces caractéristiques sont indispensables au leader populiste pour conquérir le pouvoir. Mais Silvio Berlusconi a su mobiliser encore d'autres ressources pour conserver son pouvoir.

SILVIO BERLUSCONI ET LE POPULISME DE CONSERVATION DU POUVOIR

Silvio Berlusconi n'est pas un dictateur. Ses triomphes électoraux ne le conduisent pas à l'omnipotence. En dépit de ses tentatives nombreuses pour tenter d'échapper personnellement aux contraintes fiscales et judiciaires, Silvio Berlusconi est resté le chef du gouvernement d'un État de droit restauré et d'une démocratie retrouvée. Fort de sa première très brève expérience au pouvoir, Silvio Berlusconi applique désormais de nouvelles recettes pour conserver l'es-

time et la confiance de ses concitoyens. Pour certaines, ces recettes restent très populistes, à savoir l'omniprésence médiatique et l'hyperactivité affichée, mais le mouvement permanent est aussi, de manière fort subtile, accompagné et tempéré sur le plan structurel par la restauration des partis politiques et la préservation des institutions.

Une relation directe et permanente avec le peuple

158 Cette relation directe avec le peuple est assurée par Silvio Berlusconi omniprésent dans les médias mais aussi grâce aux relais efficaces des partis politiques restaurés, qui ont repris toute leur place dans la vie politique italienne.

L'omniprésence de Silvio Berlusconi dans les médias

L'hyperactivité médiatique de Silvio Berlusconi est une caractéristique du régime populiste dans lequel la personnalisation du pouvoir crée une relation directe entre le chef omniprésent et le peuple spectateur. Par sa faconde, son attitude parfois burlesque, sa rhétorique directe aux accents populaires, Silvio Berlusconi est le symbole, le porte-voix de l'expression du peuple. Même son humour souvent déplacé et de mauvais goût trouve grâce auprès des masses et fait de lui un homme du peuple, avec lequel il partage volontiers la vulgarité conviviale par opposition à toute attitude élitiste, technocratique ou même paternaliste. La popularité de Silvio Berlusconi tient essentiellement dans sa façon unique d'utiliser les médias à la promotion de sa personne et de sa politique. Plutôt que d'asséner des discours politiques, ou d'affronter ses rivaux dans un contexte équitable de répartition

du temps d'antenne, Silvio Berlusconi est omniprésent à l'occasion des spectacles sportifs en tant que président du club de football AC Milan et dans les émissions de variétés où il est capable de blaguer, de chanter, où il joue constamment une comédie qui s'apparente à la farce.

Silvio Berlusconi est surreprésenté dans une réalité virtuelle simplificatrice qualifiée par certains intellectuels de « nouveau fascisme »¹⁶. Cette stratégie masque cependant l'indigence du discours politique réduit à sa plus simple expression et remplacé par l'image et ses effets manipulateurs de séduction, d'émotion et de superficialité. On assiste à une remise en scène spectaculaire du politique fondée non plus sur la raison mais sur l'émotion suscitée par la personnalité de celui qui l'incarne beaucoup plus que sur les thèmes évoqués. La rhétorique de l'argumentation est discréditée au profit de l'image et de l'émotion qu'elle provoque. Dans son message, le chef populiste entraîne l'adhésion en suscitant ou en amplifiant l'émotion populaire. Loin d'affronter le peuple par un discours rationnel ou même paternaliste empreint d'autorité, il le précède ou l'accompagne dans son émotion et son ressenti. De par sa position de chef charismatique, il légitime, par son attitude et son discours, la révolte, l'émancipation populaire qu'il incarne. Il est à noter que même pendant une crise, surtout s'il s'agit d'une crise internationale, la popularité de Silvio Berlusconi reste intacte, voire se renforce. Omniprésent dans les médias, il montre l'image d'un chef de gouvernement hyperactif qui rassure par son optimisme béat, qui dirige l'Italie comme il maîtrise le conseil d'adminis-

16. Dario Fo, *Le Monde*, 12 janvier 2002.

tration de ses sociétés, assuré du succès final, horizon absolu de la politique¹⁷.

Mais la relation directe et permanente de Silvio Berlusconi avec le peuple italien n'a pas empêché un renouveau manifeste de la participation politique et de la démocratie en Italie.

*Le regain de popularité
des partis politiques*

L'exercice du pouvoir par Silvio Berlusconi a contre toute attente préservé les institutions très menacées de la Première République et restauré les vestiges d'une démocratie parlementaire.

S'agissant des institutions, dans un pays présenté comme certains spécialistes comme « à la dérive »¹⁸, la Constitution de la Première République, qui a fêté l'an dernier ses soixante ans, malgré la tourmente politique et les volontés de réforme, est restée intacte et finalement a été consolidée par les épreuves. Alors que l'on annonçait partout l'évolution de l'État régional en État fédéral, conformément aux aspirations de la Ligue du Nord, principale alliée de Silvio Berlusconi, alors que chacun attendait une présidentialisation comme l'affichait Silvio Berlusconi dans sa campagne électorale en 2001, en fin de compte la révision constitutionnelle qui semblait si inéluctable a avorté en raison du refus du peuple italien saisi par voie de référendum en juin 2006. Ainsi, la volonté de Silvio Berlusconi n'aura pas suffi pour lui permettre d'adapter les institutions à sa guise, ce qui montre à la fois la maturité politique du peuple italien et la qualité, la solidité des institutions de la Première République¹⁹.

La recomposition du paysage politique italien est survenue très rapidement. Silvio Berlusconi a créé Forza Italia en février 1994 et gagné les élections législatives en juin 1994. À l'origine, Forza Italia était un réseau de clubs électoraux conçus comme des officines, des franchises destinées à promouvoir la propagande d'un entrepreneur à succès. Mais après l'échec de décembre 1994, Silvio Berlusconi a structuré Forza Italia comme un véritable parti politique avec plus de 250 000 membres et de très nombreux élus. Le parti s'est enraciné durablement dans la vie politique italienne, même s'il reste dépendant de la popularité de son chef. Toutefois, son institutionnalisation semble en cours et il peut poursuivre son développement compte tenu des liens tissés avec les militants, les associations, les entreprises et son aptitude à adapter son message politique et ses slogans aux désirs de la population. La Ligue du Nord est également devenue un parti républicain à l'épreuve du gouvernement et des alliances au sein du Pôle des libertés puis de la Maison des libertés.

Face à eux, la gauche italienne s'est restructurée. La coalition formée en 1995 et dénommée l'Olivier a pris le pouvoir en 1996 après le gouvernement de transition dirigé par un technicien, Lamberto Dini, de 1995 à 1996. Romano Prodi, Massimo d'Alema, Giuliano Amato se sont succédé au pouvoir de 1996 à 2001, puis Romano Prodi à la tête de l'Union réunissant l'Olivier de centre gauche mais aussi les communistes italiens, la Refondation communiste, la Rose au poing, les Verts, l'Italie des valeurs,

159

17. *Le Monde*, 2 octobre 2008.

18. Marc Lazar, *L'Italie à la dérive*, Perrin, 2006.

19. Maryse Baudrez (dir.), *La Réforme constitutionnelle en Italie*, Economica-PUAM, 2002.

l'Union des démocrates pour l'Europe et d'autres partis mineurs de gauche, de 2006 à 2008. Ainsi, le néo-populisme berlusconien n'a pas empêché la renaissance des partis politiques et encore moins l'alternance au pouvoir, signe le plus patent de la maturité politique d'un régime²⁰.

160 Par ailleurs, la réforme électorale de 1993, initiée juste avant l'arrivée de Silvio Berlusconi, a favorisé une logique de coalition. Le scrutin mixte, combinant un savant mélange de proportionnelle, de soutien majoritaire et de choix préférentiel, permet désormais à l'électeur et une majorité dans un système devenu bipolaire avec ses possibilités d'alternance. Dès lors, le peuple choisit plus clairement qu'auparavant et surtout voit se former devant lui, avant l'élection, les rapprochements, compromis et combinaisons entre les partis qui avaient rendu si complexe la vie politique italienne, si instables les gouvernements et si vivace la partitocratie²¹.

Mais l'expérience berlusconienne manifeste également un renouveau de la mobilisation politique des Italiens.

La rénovation populaire de la démocratie italienne

L'expérience de Silvio Berlusconi au pouvoir n'a pas imposé un modèle exclusivement populiste, reposant uniquement sur la gouvernance démagogique d'un chef télécrate et sondocrate. L'évolution de la vie politique et de la société italiennes manifeste une aspiration populaire à la démocratie directe mais aussi une nouvelle forme d'engagement politique et de mobilisation des individus.

L'aspiration à la démocratie directe

Dans la politique spectacularisée par les médias, Silvio Berlusconi, par sa qualité d'acteur principal, a créé un nouveau modèle. Celui de l'individu volontaire, ancré dans la société civile, qui a connu une grande réussite individuelle et qui s'engage dans la vie politique pour proposer aux Italiens, au peuple, son exemple. Ce nouveau modèle profondément individualiste exprime l'idée que chacun peut réussir à condition d'appliquer les méthodes de Silvio Berlusconi, manager d'entreprises. Dès lors, nul besoin de cadre théorique ou d'idéologie complexe pour délivrer le message. L'image de Silvio Berlusconi à la télévision est le message. Sa réussite, son sourire, son humour caustique, sa jovialité, sa proximité d'homme du peuple donnent une représentation de la politique directe, simplifiée, sans verbiage ni polémique, permettant à chacun de s'identifier par transfert dans le modèle imposé.

Cette situation est sans aucun doute populiste car elle ignore délibérément toutes les médiations institutionnelles et traditionnelles. Silvio Berlusconi, obsédé par son âge, sa santé, ses cures de rajeunissement, ses teintures, son image, veut personnifier l'*Homo italicus* éternel qui triomphe de tous les obstacles et qui résiste à toutes les crises. Silvio Berlusconi s'adressant directement aux Italiens, ces derniers s'adressent directement à lui. La mise en scène de la politique a changé de théâtre et de décor. Le Parlement n'est plus le lieu du débat politique parce qu'il ne se prête pas à la transparence et à la proximité exigées par le peuple. Le néo-populisme berlusconien a transformé la vie politique italienne en démocratie

20. Gianfranco Pasquino, *Dall'Ulivo al governo Berlusconi: le elezioni del 13 maggio 2001 e il sistema politico italiano*, Bologne, Il Mulino, 2002.

21. Pierre Milza, *Histoire de l'Italie, des origines à nos jours*, Fayard, 2006.

médiatique qui est une démocratie du public²².

La remobilisation citoyenne

Silvio Berlusconi maître de la presse audiovisuelle, de l'édition et d'une partie de la presse écrite n'est pas le maître de l'Internet. Or, ce nouveau média encourage la participation citoyenne dans les nombreux forums de discussion, dans lesquels l'expression est d'une liberté absolue, pour ne pas dire libertaire. Son audience grandissante facilite des groupements spontanés protestataires pour des causes diverses. Mettant en réseau les individus, il permet des manifestations collectives parfois de grande ampleur. La société civile italienne reste forte et relativement soudée. Les syndicats sont puissants. Lorsque Silvio Berlusconi va

trop loin, lorsque ses projets de réforme sont impopulaires, les individus isolés se regroupent très vite et des protestations très importantes sont organisées²³. Les associations demeurent très actives en Italie et les partis politiques recomposés ont retrouvé une assise militante plus large²⁴. Forza Italia revendique plus de 250 000 militants, les Démocrates de gauche près de 600 000, l'ensemble des partis de centre gauche plus de un million de militants, dont 260 000 pour la Marguerite, de sensibilité chrétienne-démocrate, et près de 100 000 pour Refondation communiste. Le néo-populisme berlusconien n'a pas transformé le régime en autocratie fondée sur un parti unique dirigé par un chef incontesté et incontestable. L'Italie reste une démocratie plus vivante que jamais.

161

22. Marc Lazar, *op. cit.*, p. 54.

23. Alfio Mastropaolo, « Italie : quand la politique invente la société civile », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 4, 2001 p. 621-636.

24. Marco Oberti, « La reconquête de l'espace public : les mobilisations anti-Berlusconi », *Mouvements*, n° 22, 2002, p. 144-147. Voir aussi *Le Monde*, 28 octobre 2008.